

Zeitschrift: Jahresbericht / Akademischer Alpen-Club Zürich
Herausgeber: Akademischer Alpen-Club Zürich
Band: 46-47 (1941-1942)

Artikel: La face nord des Droites
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-972473>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

1 Uhr früh. Nachdem wir den Rest unseres Proviantes verzehrt haben, schlafen wir halbstundenweise ganz anständig.

Um 7 Uhr packen wir unser Lager auf und beginnen mit der Abfahrt. Es schneit immer noch, und der Nebel ist womöglich noch dicker geworden. Vorsichtig winden wir uns den Gletscher hinab, ständig darauf gefasst, mit den Neuschneemassen abzurutschen. Wie wir die steilsten Hänge hinter uns haben, kommen wir aus dem Nebel heraus und können uns losseilen. Bald sind wir auf dem flachen Gletscher unten. Der Rest ist ein mühsamer, nicht endenwollender Tippel durch tiefen, nassen Neuschnee. Etwas vor 11 Uhr sind wir wieder in der Hütte. Was uns von diesem Tage noch verbleibt, genießen wir mit Essen und Schlafen. *O. Lienhard.*

La face nord des Droites (4000 m.)

29—30 juillet 1942

Deux grandes journées se sont écoulées pendant lesquelles les heures ont passé comme des minutes.

Nous sommes arrivés au refuge du Couvercle à 10 heures du soir, 42 heures après avoir quitté la cabane d'Argentière. Nous sommes fatigués et contents d'arriver. Sommes-nous satisfaits? Pour mon compte, mes sentiments sont mitigés. L'ascension a très bien réussi. Nulle part nous n'avons couru de risques inutiles. Nous n'avons fait aucune faute d'itinéraire, aucune fausse manœuvre, aucun faux pas. Le temps a été au beau fixe; la vue était superbe, grandiose, terrible même. Malgré cela je ne suis pas satisfait! Quelque chose est changé; je n'ai plus envie de grimper, de m'accrocher à ce beau granit du Mont Blanc, je n'ai plus envie de monter sur une montagne, je n'ai même plus envie de les voir! La course à été trop longue, la progression trop lente, le travail trop dur; la fatigue m'a anéanti et je n'ai pas, comme d'habitude, cette impression d'avoir accompli un exploit, cette excitation que procure la réussite d'une belle escalade.

Au fond, je suis déçu. Toute ma vie, je me suis entraîné à l'alpinisme; j'ai grimpé partout, j'ai parcouru les Alpes en tous sens. J'ai accumulé les connaissances nécessaires, l'expérience, la pratique, l'adresse, les tours de mains du métier; je n'ai rien négligé dans mon entraînement. Je viens de réussir une ascension qui s'approche des plus grandes des Alpes et je ne ressens pas cette joie d'avoir vaincu, cette joie que donne le succès.

Pourtant je sens que je serai toujours attiré par l'aventure. Les sensations éprouvées pendant ces deux journées et cette nuit, sur la face nord des Droites sont si étranges, si spéciales, si marquées, que je crois que je recommencerai quand-même. Quel travail pour avan-

cer, pour monter, monter toujours sur cette face qui n'en finit plus! Toute la nuit suspendus au-dessus de l'abîme; la fin de l'arête difficile jusqu'au dernier mètre et l'arrivée au sommet comme si l'on changeait de pays; comme si l'on sortait d'un précipice ombreux pour entrer dans une région riante, ensoleillée, aux pentes douces. Toutes ces heures ont passé si rapidement qu'il semble que l'on n'a pas eu le temps de progresser. A peine le soleil est-il levé qu'il tourne déjà, qu'il s'abaisse, qu'il disparaît et où en sommes-nous? Agrippés aux plaques de granit, taillant entre les blocs, cherchant les nervures pour éviter de recevoir les glaçons et les pierres qui sifflent de temps en temps.

Commençons par le début. Venant de Suisse M^{me} d'Albertas, Raymond Lambert et moi, en descendant le glacier du Chardonnet, nous avons en face de nous le versant nord des Courtes, des Droites et de la Verte. Un plafond de nuages cache le haut des parois; le bas que nous voyons paraît affreux, vertical, glacé, gris, impraticable, repoussant. Nous venons dans l'intention d'escalader le versant nord des Droites mais nos projets paraissent ridicules car, même le versant nord des Courtes, escalade devenue presque classique, à l'air inabordable, en glace vive et si raide . . .

Enfin les parois auront peut-être meilleur aspect par beau temps.

Le lendemain, le temps est clair le matin mais, reste menaçant. Nous partons pour traverser les premières Aiguilles Rouges du Dolent, les Pointes Morin, Dalloz, la Mouche et la Pointe Lagarde. Escalade vraiment intéressante. En sortant de la cabane, nous suivons la moraine comme à l'ordinaire et nous nous engageons sur le glacier en pente douce. La pluie de la nuit a recouvert le glacier d'une surface gelée vitreuse sur laquelle il est impossible de se tenir en équilibre avec les semelles vibram. Comme nos crampons sont restés à la cabane, nous taillons sur une pente ridiculement peu inclinée. Ce travail est long et, voyant que nous n'avancons guère, nous décidons de descendre en rappel en partant d'un champignon de glace pour gagner une zone moins inclinée ou même horizontale du glacier. Notre corde a 70 m.; deux rappels nous déposent en un lieu tout à fait plat. Il est risible de descendre en rappel le long de pentes si peu raides. Encore n'osons-nous pas nous tenir debout pour le rappel mais nous nous laissons glisser sur le flanc en ramassant toute la poussière noire de la surface du glacier.

*

Le soir, le temps est sombre et menaçant. Aucune décision ne peut être prise pour le lendemain. Le jour suivant, le ciel se dégage peu à peu et promet une superbe journée. Il est trop tard pour partir pour les Droites. Une journée de contemplation de cette terrible paroi va-t-elle nous rassurer?

Cette paroi, plus on la regarde, plus on se demande comment on peut y monter. Une paroi absolument verticale n'est guère possible à escalader s'il n'y a pas de bonnes prises. On a beau se raisonner et se dire que cette paroi n'est pas verticale; elle paraît si abrupte! Et si glacée! Pourtant deux caravanes¹ l'ont déjà escaladée et, mieux encore, une cordée de trois ascensionnistes² l'a explorée presque jusqu'en haut pour en redescendre par le mauvais temps en bivouaquant deux fois.

Marullaz, Dittert et Aubert, trois de nos camarades de Genève, sont montés jusqu'à un bon tiers de la muraille, une quarantaine de mètres plus haut que la première brèche, pour redescendre devant la menace du mauvais temps; leurs impressions ne sont pas encourageantes.

Non vraiment, une journée entière est insuffisante et je ne parviens pas à m'enthousiasmer pour cette face: elle a l'air terrible.

Lambert a un petit binoculaire qui grossit 8 fois. En suivant la voie d'ascension de plus près, on se perd dans des couloirs de glace noire, dans des cannelures géantes qui n'en finissent plus.

Je suis pessimiste, je trouve qu'il y a trop de glace. Lambert est optimiste et pense que cette glace ne nous gênera pas. Au fond, il est quand même pessimiste; il me l'a avoué après l'ascension.

Le temps est au beau fixe. La lune est pleine. Nous sommes bien entraînés et, mieux encore, bien reposés. Le 29 juillet réveil à 2 heures, départ à 3 h. 30. La marche d'approche est une des plus courtes qui existent. Il s'agit de traverser le glacier d'Argentière pour monter $\frac{3}{4}$ d'heure jusqu'à la rimaye. Nous franchissons celle-ci en taillant horizontalement sur la droite pour revenir au-dessus dans la bonne neige. La lune nous laisse dans l'ombre et on n'y voit goutte mais, sur la neige, ça ne gêne pas trop. Un ilôt rocheux est dépassé puis, par des rainures redressées nous attaquons la paroi à gauche d'un couloir. Sur quelques rochers malaisés, nous quittons les crampons et, immédiatement, les Droites nous montrent ce qu'elles sont de près.

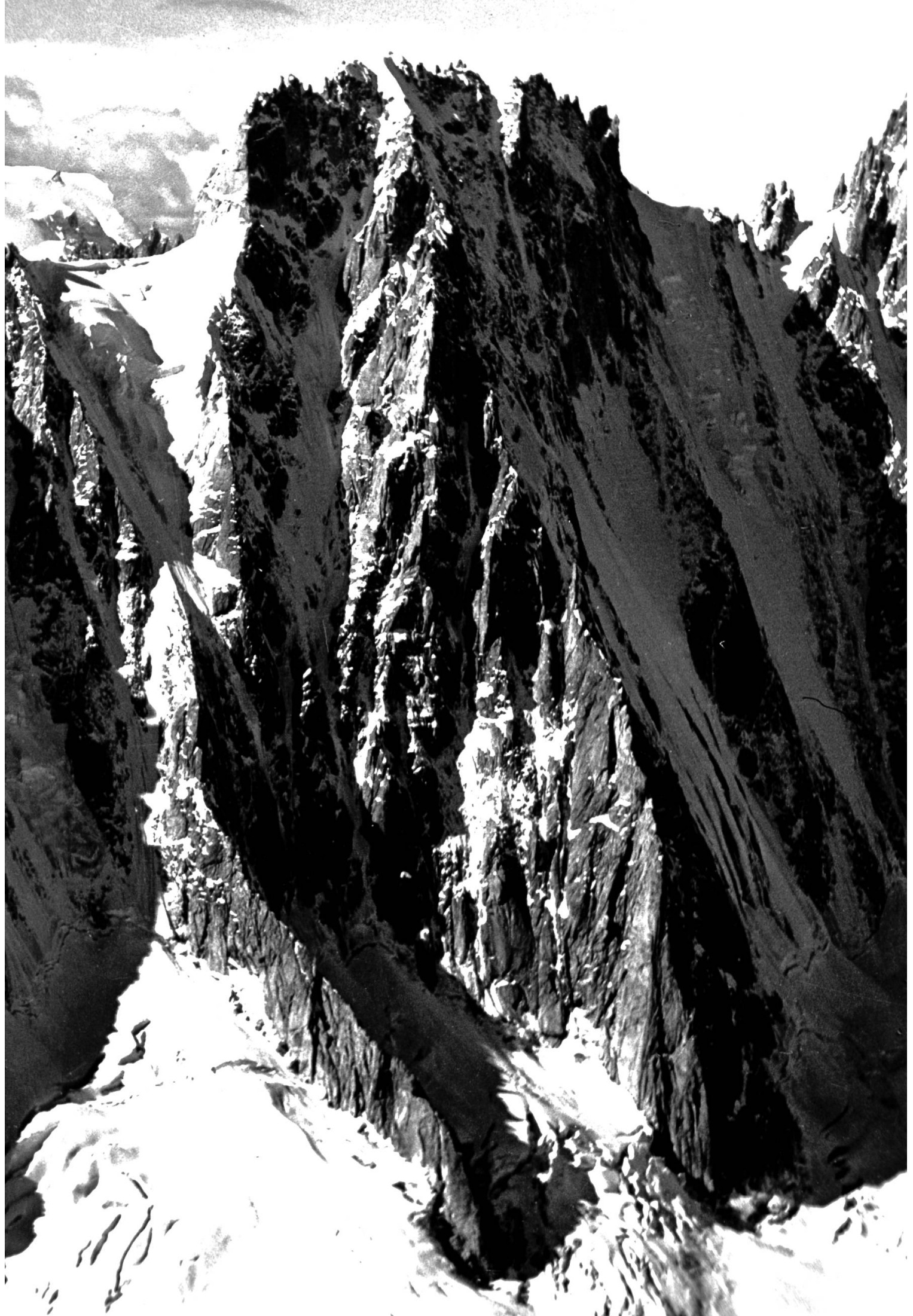
J'ai taillé la rimaye, je suis en tête et je reste volontiers en tête pour le moment. Lambert aura suffisamment l'occasion de me relayer sur les mille mètres qui restent à monter. Les rainures sont raides et sans prises. Le jour n'éclaire pas encore. Des parois verti-

¹ Monsieur D'Authenac avec Fernand Tournier. 20-21 juillet 1937. *Alpinisme*, 1937, pag. 111 et page 119.

Monsieur Fourastier avec Edouard Frenedo. 11 août 1937, *Alpinisme*, 1938, page 188.

N'oublions pas non plus la belle réussite de Lagarde et de Bobi Arsandaux qui escaladèrent le couloir à gauche de l'éperon après 17 tentatives.

² Madier, Carle et Frenedo. 15-17 juillet 1937. *Alpinisme*, 1938, page 188.



cales nous dominant. Comment diable allons-nous sortir de ce traquenard ?

La lumière blafarde du jour vient lentement à mon secours. Je pose mon sac trop lourd, je plante un piton dans la rainure puis un second et j'avance. Lambert me suit, il manœuvre les cordes qui coulisent dans les mousquetons pour m'assurer. Mme d'Albertas attache mon sac qui est hissé et qui s'accroche à tout ce qu'il trouve comme s'il ne voulait pas monter. Plus haut, ça va mieux. La traversée dans le couloir est exposée et nous devons nous agripper des mains horizontalement sur quelques mètres sans appui pour les pieds. Le soleil est monté au-dessus des montagnes et nous réchauffe de ses premiers rayons encore faibles.

La sortie du couloir paraît problématique. Sur la gauche, les parois sont à pic, noires et d'apparence sauvage. À droite, aucun espoir. Au centre, les rochers sont complètement couverts de verglas. Pourtant ils s'étagent en gradins qui doivent permettre de monter. Je m'élève dans une rainure jusqu'au pied du mur et je me trouve dans un dièdre au fond duquel l'eau coule. À ma gauche un mur vertical, à ma droite une dalle couverte de glace, entre les deux un petit torrent qui m'asperge. Je plante un piton sur le mur de gauche. Soutenu par cet appui j'essaie de monter sur la dalle. Peine perdue, mes «Vibram» patinent à tel point sur le verglas, que je m'épuise en vains efforts. Lambert monte pour me pousser. Avec son aide et ses épaules, je prends pieds au-dessus de la partie verglacée. Mais le mur est vertical. Les pitons s'enfoncent, les cordes coulisent dans les mousquetons et je m'élève en dégageant la glace et la neige accumulée sur les prises. Le soleil a réchauffé les parois supérieures. Des glaçons et des pierres se détachent et viennent siffler par dessus nos têtes. Cela rend la situation tendue et nous presse d'en finir avec ce mauvais passage. Par quelques rétablissements sur des prises encombrées de glace, je surmonte le mur.

En manœuvrant dans ces échaffaudages je détache, maladroitement, une pierre qui vient fendre la lèvre de Mme d'Albertas. Elle se plaint vivement d'être défigurée. Lambert lui répond, non moins vivement : «On s'en fout». La scène est assez comique.

Puis Lambert me rejoint et nos sacs sont hissés tandis que Mme d'Albertas monte en portant le sien, ce qui est admirable. Au-dessus nous traversons l'entonnoir où se rassemblent les projectiles qui ne sont, heureusement, pas encore bien nombreux. Nous passons un petit col entre un gendarme et la paroi pour rejoindre sur la droite un couloir rocheux qui vas nous mener jusqu'à la première brèche (3400 m.). Encore quelques passages fatigants dans le couloir puis nous atteignons cette brèche fermée par un énorme bouchon de neige. Nous pouvons nous glisser entre la neige et la paroi et, profitons du col, pour faire halte et manger un peu. Il est déjà 11 h. 30.

A partir de là, la description de l'itinéraire nous dit qu'il faut monter dans deux cheminées-couloirs encombrées de glace, hautes de 20 m. chacune. Elles ont l'air rébarbatives, sombres et très raides, et nous trouvons les 20 m. bien longs. Lambert prend la tête. Dans la première cheminée il dénicher un piton très utile pour l'assurage. Je dois grimper avec les deux sacs. Cela me fatigue beaucoup. Pour la suite, je préfère monter en tête et que ce soit Lambert qui porte les deux sacs.

Plus haut, l'escalade se continue indéfiniment le long de la paroi géante. On monte sur la droite en traversant des couloirs de glace très raides pour revenir chaque fois jusqu'à l'arête par des couloirs-cheminées difficiles.

Il y a beaucoup de glace dans la face. En général je taille car, il me semble, que ça va plus vite. Des deux mains, je taille deux marches en traversée ascendante; celles-ci terminées j'avance de deux pas. De cette façon je garde mieux mon équilibre. La pente est terriblement raide et comme je fais de bonnes marches, les progrès sont lents. En général, après une longueur de corde, nous retrouvons des rochers qui nous ramènent sur l'arête.

La progression se trouve bientôt barrée par des parois verticales et lisses. Nous obliquons de nouveau dans la face nord (vers la droite) en traversant des plaques de glace. Une grande lame de rocher s'est séparée de la paroi et facilite le passage mais, derrière celle-ci, la taille recommence longue et fatigante.

Nous arrivons à un nouveau couloir. D'abord des blocs facilitent le passage puis une cheminée plus pénible doit être franchie en courte échelle. Lambert me pousse et, bientôt, nous sommes de nouveau sur l'arête à une petite selle plus commode (3500 m.). L'endroit est curieux. La vue plonge sur les pics des parois glacées et sur des dalles de granit d'une grande raideur. Partout des pans de glace s'accrochent aux rochers. Le regard cherche anxieusement un replat où se reposer, mais en vain.

A partir de là, un couloir rocheux profond s'ouvre à droite de l'arête. Je m'y engage. Une immense lame surplombante barre la route. Je monte jusqu'au pied et fais venir Lambert. Je lance la corde derrière un bloc pour faire un assurage et je m'apprête à tourner la lame par la droite pour passer le surplomb. Avant de tourner je me dresse sur le bloc d'assurage et tâte, à tout hasard, le haut du ressaut pour sentir de la main s'il n'y aurait pas une prise. Et, en effet, très haut à gauche ma main tombe sur une excellente prise. La main gauche la tient, la droite la rejoint et hop, en un instant, je suis au haut du surplomb. Les sacs sont hissés et nous sommes bientôt tous au-dessus de l'obstacle.

Le soleil a tourné et nous éclaire des rayons du couchant. Jusqu'où allons-nous pouvoir monter avant la nuit? Nous avons bon

espoir, bien que la fatigue se fasse sentir, surtout pour la taille. Une succession de blocs faciles se présente puis nous devons de nouveau traverser sur la droite dans la glace. Les cassins que j'ai aux mains ont sautés; mes blessures s'infectent et sont douloureuses; je taille quand même. Nous traversons assez loin pour éviter un mur de glace vertical. Nous remontons la rive gauche d'un couloir très raide dans lequel des paquets de glace tombent constamment d'en haut.

Je suis bientôt si fatigué, je mets tant de temps pour faire une marche que j'abandonne. Je vais trop à droite et Lambert reprend la tête. Nous montons, montons sur des blocs qui émergent de la glace, sans jamais former une bonne platte-forme ou un endroit sûr. Nous devons bientôt retraverser à gauche, redescendre un peu, passer sous un surplomb en nous coulant sur une glace vitreuse dans laquelle Lambert a taillé des marches. Plus loin, une petite paroi barre le passage. Lambert travaille sur des blocs en équilibre instable; il en envoie un bon paquet dans l'abîme.

La nuit approche. Je reprends la tête et, avant l'obscurité, je rassemble toute mon énergie pour monter encore aussi haut que possible. Je retraverse sur la gauche pour tâcher de rejoindre l'arête. Je taille à la hâte des degrés espacés; je monte sur des rochers difficiles et j'avance, j'avance. Le vent du Nord souffle en furie. Encore une traversée sur la gauche et j'arrive à un replat enneigé à la forme d'un banc. Il est 10 heures du soir. La nuit est là. J'ai parcouru 35 m. depuis l'endroit où sont mes camarades. Jusqu'à ce qu'ils m'aient rejoint tous deux, il sera minuit exactement.

Pour ne pas tomber, je me lie à une plaque de rocher; ensuite je crie à Lambert d'attacher nos deux sacs car les passages sont trop délicats et trop raides pour être franchis avec les sacs lourds que nous avons. Lambert se décorde, attache les sacs et je commence à tirer. La nuit devient noire, je tire, la corde est mince, mes mains sont douloureuses, oh hisse! les sacs viennent. La corde monte de biais en passant par dessus une petite arête neigeuse. Je tire, je suis fatigué, les sacs arrivent jusqu'à la crête de neige mais, je n'ai pas la force de les faire passer par dessus: tous mes efforts restent vains. Je crie à Lambert de ramener à lui les sacs. Freiner en serrant la corde me brûle encore les mains à travers les gants. Heureusement que je suis amarré à mon rocher. Lambert rattache un seul sac au lieu de deux; cette fois le sac passe et, non sans peine, je l'amène jusqu'à moi.

Puis c'est au tour des deux grimpeurs. Lambert monte à mi chemin et, comme l'escalade est difficile, il assure Mme d'Albertas avant de continuer. Si elle faisait le pendule de toute la longueur de la corde, jamais nous ne pourrions la ramener jusqu'à nous. Mes deux camarades ont sorti une lampe électrique et cette petite lumière se perd dans l'immensité sombre des parois. Peu à peu ils avancent

quand même malgré les rafales de vent qui sont toujours furieuses; heureusement il ne fait pas très froid.

Enfin ils arrivent et, à minuit, nous tâchons de nous organiser pour passer le mieux possible le reste de la nuit. Nous tentons de déblayer la neige du rebord de rocher mais, la pierre reste mouillée et nous préférons un endroit sec. Le travail de mettre sur soi tous les vêtements disponibles est très compliqué et pénible car nous avons froid, nos mains sont maladroites et douloureuses et il y a peu de place. Enfin, après bien du travail, nous sommes à peu près emmitoufflés dans tous les vêtements que nous possédons. Le vent souffle toujours par rafales mais il n'est pas très froid.

Mme d'Albertas et Lambert sont assis sur le banc de rocher dans un sac Zdarski tandis que je m'accroupis dans le fond de la cheminée. Je m'attache d'une cordelette au rocher et je pourrais dormir assis. Mais, si les deux autres ne veulent rien manger, moi j'ai la gorge irritée et quelque nourriture me redonnerait des forces. J'installe le réchaud à méta au fond de la cheminée, je fais paravant avec mon sac. Le plus difficile consiste à allumer le méta; je grille bien une vingtaine d'allumettes sans succès. Pourtant, dans une accalmie, le méta prend et le vent ne l'éteint plus, il chasse la flamme à gauche et à droite ce qui chauffe peu la marmite. Bien lentement la neige fond. La flamme éclaire la cheminée et je ne vois plus la terrible pente en dessous. Après un bon moment, qui me paraît être de plus d'une heure, un liquide presque tiède remplit la marmite. J'y mets du Nescafé et j'en passe à mes camarades puis je bois. Ce liquide fait du bien. La marmite vide je recommence mais, cette fois, impossible de rallumer le méta que j'ai laissé éteindre. Comme je ne suis pas fumeur, je n'ai aucune raison de garder des allumettes, aussi j'essaierai jusqu'à la dernière. Je perds dans des fentes de rochers la moitié des bâtons de méta qui filent dans l'obscurité. Enfin le méta se rallume et je prépare une seconde marmite que je garde presque entièrement pour moi car, mes deux camarades ont l'air de dormir. J'y mets du lait condensé et des flocons de riz. Toute cette cuisine m'a bien pris deux heures, il serait donc 2 h. du matin, peu importe d'ailleurs, j'ai sommeil. Bien attaché à un rocher, assis sur mon sac, je dors par moments. Chaque fois que j'ouvre un œil, je vois la terrible pente. Elle file d'une raideur uniforme. Si j'étais arrivé à cet endroit par en haut, jamais je ne croirais que l'on puisse monter par là.

Peu à peu le jour revient. Nous sommes raides et engourdis. Nous grignottons quelques miettes et, à grand peine, nous nous préparons pour continuer. Ces préparatifs prennent une heure et à 7 h. nous quittons cet endroit inconfortable mais, certainement, le plus hospitalier que nous ayons trouvé depuis le bas de la paroi.

Lambert est devant et nous montons verticalement, parallèlement à l'arête, dans de bons rochers. Au bout d'une heure, nous

rejoignons la crête à la hauteur d'une vire de neige caractéristique que l'on voit très bien d'en bas et qui marque, à peu près, l'altitude de 3700 m. Il nous resterait donc 300 m. à monter pour attendre le sommet.

Nous suivons approximativement la crête moins raide et en corniche par endroits, jusqu'à ce que nous buttions, contre d'immenses dalles jaunâtres, verticales. D'ici nous devons franchir deux séries de gendarmes séparés par une brèche avant de pouvoir atteindre l'arête terminale en neige. Ces grandes dalles flanquent la première série de gendarmes qui doivent être tournés par la droite. Nous nous engageons de nouveau dans une de ces traversées où les rochers émergent de la glace et où il faut tailler presque continuellement. Lambert est devant, après une longueur de corde je reprends la tête et nous montons presque directement sur les gendarmes en revenant même un peu à gauche pour trouver du rocher plus sec.

Du sommet des gendarmes une descente nous amène à la brèche. Là, sur une vire du versant est, en plein soleil, nous faisons halte et discutons de l'itinéraire. Je voudrais descendre à l'Est pour remonter la rive gauche du couloir qui, par des rochers, nous amènerait au pied de la dernière crête de neige. Tandis que j'allume le réchaud pour faire quelque boisson, Lambert descend en rappel pour voir la suite de l'ascension. Il ne paraît pas enchanté et préférerait monter directement par dessus les gendarmes. Moi j'ai peur que nous soyons arrêtés par un ressaut de l'arête. Mais, comme Lambert est plus persuasif, je lui propose d'aller voir moi-même au sommet des gendarmes s'il serait possible de passer.

Nous buvons une tasse de café et, de nouveau prêts, je m'engage, après un premier mur, dans la traversée acrobatique d'une paroi verticale, le long d'une fissure horizontale où l'on progresse sur les coudes et où les jambes pendent dans le vide. Cette fissure m'amène dans une cheminée fatigante. Au-dessus, une dalle délicate conduit à une zone facile. Sur la gauche j'arrive à une plaque de neige fondante, encastrée entre des rochers verticaux, et qui me permet d'atteindre le haut des gendarmes. Je ne peux pas encore voir s'il est possible de suivre la crête rocheuse jusqu'à la neige mais celle-ci a l'air si proche que la suite ne peut guère être infranchissable. Satisfait, je redescends pour faire monter les sacs et mes camarades.

Cette partie de l'escalade est superbe. Au sommet de la crête, la traversée très aérienne jusqu'à la dernière arête de neige s'effectue sans encombre. A partir de cet endroit, nous voyons clairement la suite jusqu'au sommet; alors toute l'énergie qui me soutenait tant que nous ne savions pas si nous pourrions passer, m'abandonne maintenant que nous sommes certains d'arriver. Lambert prend la tête et se met à tailler lentement, régulièrement un escalier qui va

nous mener infailliblement à la crête sommitale; puis, par une marche de flanc impressionnante sur la droite, jusqu'au sommet.

A un endroit un ressaut en glace vive requiert de bonnes marches ce qui prend beaucoup de temps. Enfin à 4 h. de l'après-midi de la seconde journée nous débouchons au sommet, d'où la vue est radieuse, toute baignée des rayons dorés du soleil qui décline.

Je suis fatigué et j'ai faim aussi, j'avale une bonne quantité de biscuits auxquels nous n'avons presque pas touché depuis le début de la course.

Le Mont-Blanc est superbe. Il apparaît énorme à contre-jour, flanqué de ses inombrables satellites.

Après une heure de repos nous commençons la descente qui, sans être difficile, deviendra fastidieuse surtout du fait que nous en avons assez. De la neige fondante sur de la glace nous empêche de descendre aussi vite que nous le désirerions. Nous devons longer les rochers sur de la glace fondante en cramponnant sur de longues distances et où le dernier, sans assurance, doit redoubler d'attention. Ce sont ensuite les pierres branlantes du couloir, la rimaye franchie par un rappel qui nous dépose au milieu d'un pont de neige d'où il faut s'échapper en rampant; puis la fin de la descente au travers d'un labyrinthe de crevasses et de moraines.

A 10 h. du soir, nous entrons au Couvercle. Les provisions que Mme d'Albertas a fait monter sont très appréciées et nous nous retirons aussi vite que possible pour dormir. Le sommeil n'est pourtant pas bon car la fatigue est trop grande.

Le jour suivant est une belle journée à part un seul petit nuage minuscule de mauvais augure, qui traverse rapidement le ciel. Nous flânons autour de la cabane. Le surlendemain nous aurions voulu continuer nos entreprises sensationnelles mais, le ciel se couvre et devient peu à peu très noir.

Encore fatigués, les mains et les doigts très abimés, nous sommes presque contents de prendre le chemin du retour. Nous descendons par la Mer de Glace et quittons au Montanvers Mme d'Albertas qui rentre à Chamonix. Lambert et moi traversons par le Chapeau et Lognan jusqu'au refuge d'Argentière. Le jour suivant nous revenons en Suisse par le Col du Chardonnet.

Neue Touren.

Premier parcours intégral de l'arête Nord des Aiguilles de l'Allée.

Cap. R. Tissières, Fus. A. Fiorina et App. A. Roch (en service militaire),
10 août 1942.

Monter jusqu'à la brèche sud du premier gendarme que l'on peut contourner des deux côtés. L'arête nord des aiguilles de l'Allée se présente sous forme d'une série de blocs ou gendarmes que l'on gravit successivement en surmontant de grosses difficultés.